

IMP'

IMPRIMATUR

#696 GRATUIT FÉVRIER 2016

NOS ÉLUS RÉFORMENT LA JUSTICE EN LAMBEAUX

SARKOZY / HOLLANDE
LE BAL DES COMMUNIQUANTS



OBJECTIF MARS

Jérémy Saget est le dernier français en lice pour intégrer la mission Mars One qui prévoit d'établir une colonie sur la planète rouge d'ici 2027 ■ P10

Journal école de l'Institut de journalisme de Bordeaux Aquitaine

■2 DOSSIER

Réforme de la procédure pénale : libertés en danger ?

■5 JUSTICE

Rap VS justice : clash au tribunal de Bordeaux

■6 POLITIQUE

Hollande-Sarkozy : le bal des communicants

■8 INTERNATIONAL

L'Amérique raciste de Donald Trump
Elections américaines : décryptage

■10 SCIENCES

Mission Mars

■11 REPORTAGE PHOTO

Bazas et ses boeufs gras, une histoire qui dure

■14 LOCAL

Les derniers moments du clown
Chocolat
Le Sherby : squat et centre de tri

■16 ECO

La Saint-Valentin, un business florissant

■17 SANTE

Rester belle malgré la maladie

■18 SPORT

Le rugby subaquatique sort de l'eau

■19 MEDIA

Des fous au prix Albert Londres
Jake Adelstein, journaliste des vices

■21 CULTURE

Décryptons HugoDécrypte
Bordeaux fête la clarinette

■22 PORTRAIT

Petit geek veut grandir trop vite

■23 CINEMA

Fantôme, du rêve en pâte à modeler

■24 AGENDA

Les coups de cœurs

Journal école de l'Institut de
Journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit

Directeur de la publication :
François Simon

Directeur de rédaction

Jean-François Brieu

Directeur artistique

Cyril Fernando

Rédacteurs :

Alexis Tromas, Pierre Steinmetz,
Salomé Parent, Camille Mordelet,
Aurore Richard, Jeanne Travers,
Jorinat Poirot, Elliot Raimbeau,
Gaëtan Trillat, Patxi Vignon-Ekze-
zaharreta, Anaïs Moran, Amélie
Petitdemange, Clément Pouré

Dessin de couverture :

Elliot Raimbeau

Contact :

05 57 12 20 20

Impression :

PDG - Bordeaux

ijba.fr

RÉFORME DE LA PROCÉDURE PÉNALE LES LIBERTÉS MENACÉES ?



Jean-Jacques
Urvoas, nouveau
garde des Sceaux

AFP

Voulu par le nouveau Garde des Sceaux Jean-Jacques Urvoas, soutenu par les syndicats de policiers et décrié par les magistrats, le projet de réforme de la procédure pénale fait débat. Décryptage.

A 56 ans, c'est enfin sa première fois. La première fois qu'il est ministre. Droit et ferme, Jean-Jacques Urvoas s'adresse aux députés. Un mandat de conseiller régional, huit ans sur les bancs de l'Assemblée pour enfin s'adresser à l'hémicycle en tant que membre du gouvernement. Feintes, parades et ripostes : le nouveau garde des Sceaux défend bec et ongle le projet de réforme constitutionnelle. Mais c'est ce matin qu'il a dégainé sa meilleure arme pour lutter contre le terrorisme : la réforme de la procédure pénale. L'objectif ? Donner plus de pouvoirs aux forces de polices. Les moyens ? Faire passer des mesures propres à l'état d'urgence dans le droit commun pour assouplir la procédure pénale. Le

CLÉMENT POURÉ

risque ? La réduction de la liberté des citoyens et un emballement sécuritaire.

LUTTER PLUS EFFICACEMENT CONTRE LE TERRORISME

Face à Daesh, le gouvernement de François Hollande galère. L'ennemi est changeant, insaisissable. La propagande sur le web est difficile à contrer. La loi prévoit donc de bloquer les sites djihadistes mais aussi de poursuivre ceux qui les consultent – mis à part les journalistes, les avocats, les chercheurs et les enquêteurs. Quant à anticiper les attentats et repérer les cellules djihadistes, l'anti-terrorisme manque de moyen. Plus d'hommes ? C'est fait : le gouvernement a annoncé de nombreuses créations de postes dans

la police, l'armée et les renseignements. Reste maintenant à donner de nouvelles marges de manœuvre aux forces de l'ordre.

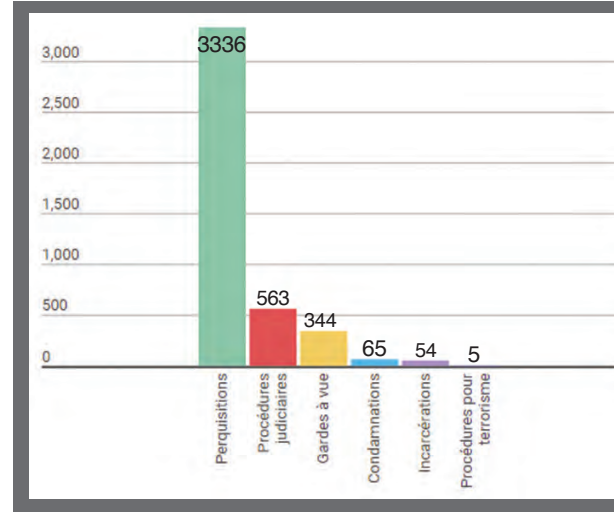
Réformer la procédure pénale semble apparaître comme une évidence. En simplifiant les modalités d'action de la police, l'État espère lui permettre de frapper fort. Avec cette réforme, les policiers pourront perquisitionner plus facilement les domiciles d'un potentiel terroriste, à n'importe quelle heure de la journée et surtout sans demander l'aval du juge. Sur le terrain, plus besoin de suspicion de délits pour contrôler. L'accord du préfet suffira. Face à un homme armé qu'ils soupçonnent de vouloir commettre un meurtre, les policiers pourront tirer à vue même s'il n'y a pas de menace directe. Histoire de mieux tracer l'ennemi, le projet de loi permettra aussi aux juges et aux procureurs d'intercepter des appels et de hacker des boîtes mails. Les moyens mis à disposition de l'agence de lutte contre le blanchiment devraient aussi être augmentés.

LA LIBERTÉ EN DANGER ?

Si le projet fait le bonheur des

DOSSIER

syndicats de police, il fait hurler les magistrats. Et pour cause ! Ils considèrent qu'ils sont en train de perdre leur rôle de contre-pouvoir. Certes, le préfet ne pourrait valider que des perquisitions ciblant des potentiels terroristes. De même pour les assignations à résidence. Mais pour les syndicats de magistrats, le texte de loi est vague : c'est quoi, un « potentiel terroriste » ? Et qui contrôlera les éventuels abus de l'État ? Surtout que l'état d'urgence a montré les limites du dispositif : des militants écologistes ou de simples citoyens sans rapport avec le terrorisme ont déjà été perquisitionnés.



ETAT D'URGENCE UN BILAN MITIGÉ

Après trois mois, le bilan de l'état d'urgence n'est pas brillant. Certes, plus de 500 armes à feu ont été saisies. Mais il y a eu 3 300 perquisitions administratives pour seulement 344 gardes à vue... et cinq poursuites pour terrorisme. Une disproportion évidente entre moyens et résultats que Bernard Cazeneuve a eu du mal à assumer le 9 février face au Sénat.

PLUS DE MAGISTRATS, MOINS DE TERRORISME ?

Il n'y a jamais eu autant d'élèves à l'École Nationale de la Magistrature. 366 auditeurs de justice pour la promotion 2016 contre 262 en 2015. Cette augmentation a été décidée par le gouvernement dans le cadre de la lutte contre le terrorisme. Une initiative louable au premier abord mais qui semble discutable.

« La magistrature est directement confrontée à la gestion de problèmes graves, notamment ceux du terrorisme. C'est pourquoi [le gouvernement] a voulu renforcer les effectifs de la magistrature », explique Xavier Ronsin, le directeur de l'ENM. La priorité gouvernementale en ce moment est bien de trouver des réponses au terrorisme. La prolongation de l'état d'urgence en est une, l'augmentation du nombre de futurs magistrats en est une autre. Mais tous ne seront pas affectés au pôle antiterroriste. Ils seront répartis sur plusieurs domaines. « Il s'agit de répondre à une demande publique et pas seu-

AUORE RICHARD ET JEANNE TRAVERS

lement au terrorisme. Je pense que cette question-là était l'argument nécessaire pour obtenir du gouvernement des créations de poste. Mais on ne va pas cracher dans la soupe, nous en sommes très contents », confie Ivan Guitz, magistrat à Bordeaux. En effet, le besoin de magistrats ne se limite pas à ce domaine. Il touche l'ensemble du monde judiciaire. « Notre quotidien, ce n'est pas le terrorisme. Ce sont les contentieux civils, les affaires familiales où la demande est extrêmement forte. Nous sommes débordés dans les tribunaux. Nous manquons de personnel », précise encore le magistrat.

2758 PROCÉDURES POUR UN PROCUREUR FRANÇAIS CHAQUE ANNÉE

Le nombre d'affaires traitées par magistrat est en augmentation. En Europe, un procureur travaille en moyenne sur 452 procédures chaque année. En France, ce chiffre est multiplié par six, comme le rapporte l'Union Syndicale des Magistrats, dans une note de novembre 2015.

Un constat observé par les auditeurs de justice eux-mêmes. « On manque cruellement de moyens. Je m'en suis vraiment rendu compte lorsque j'ai été assistant de justice pendant un an dans un tribunal », souligne Clémence Landais, auditrice de justice. Avec ce recrutement de 100 élèves supplémentaires, la situation ne changera pas dans l'immédiat. « [Ils] sont formés sur 31 mois, en partie par les magistrats donc c'est un défi pour nous aussi et surtout, cela veut dire que nous n'en verrons pas les effets tout de suite », complète Ivan Guitz. L'impact sur le problème terroriste comme sur le fonctionnement de la justice ne pourra donc être établi que sur le long terme.



© Mathieu Delmestre - Parti Socialiste / Flickr

CHRONOLOGIE DE LA REFORME

14 OCTOBRE 2015

Les syndicats de police manifestent devant le ministère de la Justice. Ils demandent une simplification de la procédure pénale qui connaît de nombreux dysfonctionnements. Le soir même, Manuel Valls annonce le projet de réforme

13 NOVEMBRE 2015

Attentats du Bataclan. L'État d'urgence est proclamé. Le gouvernement entame une réflexion sur la lutte anti-terroriste.

23 DÉCEMBRE 2015

Première présentation du texte de loi devant le Conseil des ministres. Une dizaine de propositions, non prévues dans le projet initial, sont rajoutées. Le projet prévoit notamment de banaliser des mesures de l'état d'urgence.

3 FÉVRIER 2016

Après avoir été présenté au conseil d'État, le projet retourne devant le Conseil des ministres.

1ER MARS 2016

Présentation du texte à l'Assemblée et début des débats parlementaires.

L'ENM, créée en 1958, est la seule école à former des magistrats en France.

«NOTRE SYSTÈME EST DEVENU RÉELLEMENT RÉPRESSIF»

Pour Fiona Diana-Martinez, élève avocate spécialisée dans les conditions de détention en prison, la justice française est assise sur le banc des accusés.

Le gouvernement a intégré l'état d'urgence et des mesures d'exception dans le droit commun. Qu'est-ce que cela va changer dans la vie des avocats ?

Ces mesures portent d'énormes atteintes aux libertés fondamentales. Aujourd'hui plus que jamais, notre boulot c'est de continuer à protéger les droits de l'Homme, puisque l'État ne veut plus le faire. Il faut quand même des gens comme nous, pour dire à un moment donné, « stop, on est dans un état de droit ». Perquisitions, accès aux données informatiques, dissolution d'associations... On viole la loi. On s'affranchit de l'exigence de la présomption d'innocence. Désormais, on est présumé coupable. Notre système est devenu réellement répressif.

Système répressif qui pourtant n'a pas de résultat significatif à ce jour...

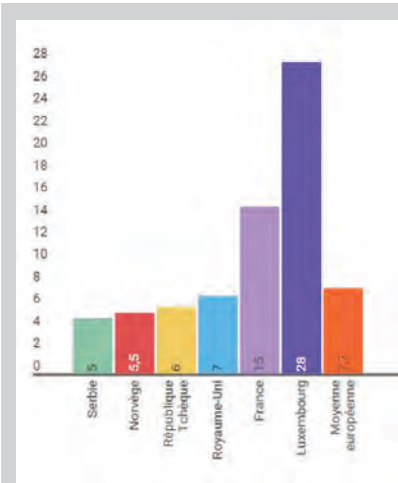
Propos recueillis par Anaïs Moran

Oui, sur quelques 3200 perquisitions menées depuis la proclamation de l'état d'urgence, seules quatre enquêtes ont été ouvertes pour des faits de terrorisme et seule une personne a été mise en examen à ce jour. Toutes ces réformes sont des mesures « d'émotion ». On veut calmer l'opinion publique, la rassurer. La déchéance de nationalité, c'est clairement une mesure de communication, du vent. Désormais, c'est l'exécutif qui fait la loi. Le système judiciaire est bouffé. Il n'a plus d'autorité.

Quel serait selon vous la

marche à suivre par le gouvernement ?

Le gouvernement ne s'attaque pas au problème originel. Il veut éteindre un feu sans en chercher la véritable source. Quand quelqu'un dévale la pente de la délinquance en France, il va trop vite se retrouver en prison. Il sera ensuite maltraité, puis mal réinséré. La prison aujourd'hui en France, c'est inhumain. On traite les gens comme des rats, et derrière, on ne leur propose rien. Forcément, certains d'entre eux se retournent contre la République.

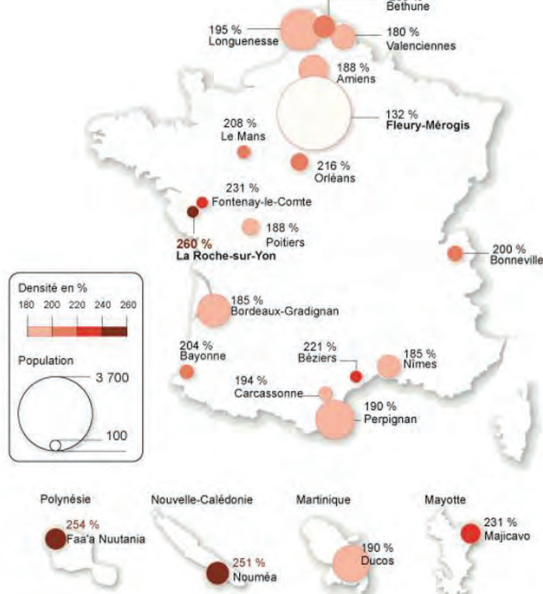


15 SUICIDES EN DÉTENTION POUR 10 000 HABITANTS

« Lorsqu'un individu est placé en détention, c'est à l'état français de s'occuper plus de lui, de vérifier qu'il vit dans des conditions dignes, de s'assurer qu'il est protégé des autres et de lui-même. Article 2 de la Convention européenne des droits de l'Homme : droit à la vie... »

117 DÉTENUX POUR 100 PLACES EN MOYENNE EN FRANCE

« Le principe de la prison en France, c'est de frapper le condamné dans son corps et son âme. Le traitement des détenus, c'est scandaleux. Cette fonction dissuasive et persuasive est clairement inefficace. Au contraire, les détenus sortent de prison encore plus violents et remplis de haine. »



2% C'EST LA PART DES DÉPENSES PUBLIQUES ANNUELLES AU NIVEAU NATIONAL ALLOUÉE À L'ENSEMBLE DU SYSTÈME DE JUSTICE

« La France est classée 37ème pays sur les 45 qui font partie du Conseil de l'Europe, en ce qui concerne le budget justice. Pour la nation des droits de l'Homme, c'est juste inadmissible, presque irréel. »

3 C'EST LE NOMBRE DE PROCUREURS POUR 100 000 HABITANTS ALORS QUE LA MOYENNE EUROPÉENNE EST DE 10,4

« Ce chiffre est effrayant. Les procureurs croulent sous le travail, ils ne s'attardent pas sur les dossiers. Pour eux chaque individu n'est plus un cas individuel. Conséquence, les peines sont inadaptées. On envoie les gens en prison sans chercher de mesures alternatives. »

7,8% C'EST LE POURCENTAGE DE DÉTENUX QUI PASSENT UN DIPLÔME OU CERTIFICATS EN PRISON

« Il faut que la punition s'arrête à la sortie, ce n'est pas le cas pour le moment. La justice n'est pas à la hauteur de l'insertion de ses détenus. Oui, je parle d'insertion parce qu'une bonne partie des personnes qui sont mises en prison ne sont pas réellement insérées dans la société avant leur incarcération. »

RAP VS JUSTICE

CLASH AU TRIBUNAL DE BORDEAUX

Le groupe de rap Béglais Gotham City Gang comparait devant le tribunal de grande instance de Bordeaux. L'objet du délit ? Dans leur clip Batolli, ils apparaissent avec une kalachnikov et un revolver factice. Venu sans avocat, ils comparaissent pour incitation à la violence.

ELLIOT RAIMBEAU

Les trois jeunes hommes à la barre appartiennent au groupe Gotham City Gang. Ils sont là pour s'expliquer. Le plus grand des trois, 23 ans et entraîneur d'une équipe de foot junior, prend la parole.

« On a conscience de se qui se passe en ce moment. On a pas réalisé. Mais voilà, la violence, c'est un phénomène de mode et... »

- Comment ça, un phénomène de mode ?

- C'est pas ce que je voulais dire. En fait nous on commence dans le rap. Et on s'est dit, peut être on devrait sortir des armes pour faire le buzz vous voyez ?

Le substitut du procureur lève les yeux au ciel et répète « pour faire le buzz... »

Le président reprend : « Comment expliquez-vous que vous tourniez votre arme vers la caméra en disant « on va vous allumer » ? Vous comprenez que ça peut heurter le public quand même ? »

INCOMPRÉHENSION MUTUELLE

Au centre de la salle, les trois rappeurs en T-shirt se tendent.

Les mains derrière le dos, ils ont l'allure d'un groupe de collégiens surpris en train de graffer. « C'est une image de bad boys qu'on voulait se donner pour être connus à Bordeaux. En fait quand on dit « on va vous allumer », c'est parce qu'on est en concurrence avec un autre groupe des Aubiers. »

Le procureur soupire. Le président enchaîne sur la question des armes. Perché sur son siège, il interpelle les trois rappeurs : « Vous dites que les armes sont factices. Pendant les perquisitions on n'a pas retrouvé la kalachnikov. Ce qui est troublant, c'est qu'on entend clairement un bruit métallique lorsqu'elle est chargée dans le clip. - Non mais en fait ça on l'a rajouté en post-prod, pour faire plus stylé. - En quoi ? - Après avoir tourné le clip. En studio. »

- Donc vous avez enregistré le clip en studio avant de tourner les images ?

- Oui mais c'est notre producteur aussi qui nous a aidé.

- Non mais ce n'est pas une critique, c'est une simple observation. D'ailleurs, on va écouter votre morceau, si vous le permettez. »

Les deux enceintes reliées à l'ordinateur portable du président crachent le son, qui raisonne raisonnable et se perd dans la salle. Claquement métallique. Le magistrat se penche et tend l'oreille. Le procureur s'enfonçait dans son siège sans masquer son expression de dégoût. Une fois le clip terminé, le président enchaîne :

« On peut s'amuser, on peut faire de la musique. Mais l'incitation à la violence est sévèrement punie par la justice. Vous n'avez pas pensé à l'influence que ça peut avoir sur les enfants dans votre quartier ? Après ce qui s'est passé l'année dernière, vous pensez que c'est le mo-

ment ? - Vous parlez du Bataclan ? Mais ça, c'était après Monsieur. - Oui enfin Charlie Hebdo ça c'est passé au mois de janvier. - En fait on n'a pas réalisé. Si on avait su, en vrai on aurait même pas fait du rap. Mais voilà dans tous les groupes c'est comme ça. Si vous nous condamnez faut condamner ceux des Aubiers aussi. »

«BÈGLES, C'EST PAS MARSEILLE, C'EST PAS GOTHAM.»

Le substitut du procureur prend la parole : « C'est parce qu'on a trop accepté les choses comme ça qu'on se retrouve dans la situation actuelle. Que diraient les habitants de Bègles si on se contentait de les considérer comme des artistes ? », assénait-il. Le délibéré, après de longues heures d'attentes, tombe. Les trois rappeurs sont coupables. La sentence : des travaux d'intérêts généraux pour tout le monde (105 heures pour un, 70 pour les deux autres). A la sortie, après avoir récupéré leurs portables, l'un d'eux déclare : « Vas-y c'est abusé ! Il a rien compris le juge. C'est pas possible. Faut faire un clip pour démonter leur justice. »



QUAND LES MÉDIAS FONT CHOU BLANC

Ils étaient une trentaine de journalistes à avoir fait le déplacement depuis Paris pour suivre François Hollande en visite à l'Ecole Nationale de la Magistrature le 5 février. Mais la communication très fermée du président n'a pas fait que des heureux.

Pierre Steinmetz

« C'est Hollande hein. Il est chiant comme d'habitude ». Dans les salles presse du Palais de justice, un mélange de déception et de frustration est palpable. La visite du Président de la République à l'Ecole Nationale de la Magistrature n'a pas fait vibrer les foules. Du moins pas les journalistes. Il faut dire qu'à peine arrivés sur le quai de la gare Saint-Jean en fin de matinée, certains s'interrogent déjà. Mais avant de penser boulot, les journalistes pensent surtout nourriture. C'est donc autour d'un plat du jour, place Pey-Beyrland, que les premiers doutes surgissent. « Faire 7 heures de train pour être confiné dans une salle de presse sans pouvoir approcher le président, c'est limite. Suivre un discours sur une télé, je peux aussi le faire depuis ma rédaction » s'agace gentiment Jean-Baptiste Jaquin, journaliste au *Monde*. Ses deux compères de *Dance Inter* et du *Figaro* acquiescent. D'ailleurs il est bientôt 13h « trois cafés avec l'addition s'il vous plaît ! ».

« AUTRE CHOSE À FOUTRE »

Aux abords du Palais de Justice, un constat s'impose: contents ou pas d'être là, les médias sont bien présents. Il n'y a qu'à voir la file d'attente pour passer les contrôles de sécurité. *Reuters*, *Le Figaro*, *Itélé*, *BFMTV*, *France Inter*, *France Info*, *RFI*, *France Télévisions*, *Rue 89*, *Sud Ouest*, *Le Monde*... Il y en a pour tous les goûts ! Matériel contrôlé, accréditations récupérées, chacun s'installe finalement dans une des deux salles aménagées pour la journée. Aucun problème technique à l'horizon, il ne reste donc plus qu'à attendre. L'occasion pour les deux conseillers Anissa El Jabri de *RFI* et Louise Bodet de *France Info* d'afficher - elles aussi - leurs craintes. « C'est une cérémonie donc en général c'est pas les sujets les plus palpitants ». Même si un petit espoir subsiste « Y a la réforme constitutionnelle qui est débattue à l'Assemblée



A défaut de pouvoir suivre l'intégralité de la journée du président, les photographes se contentent des vingt minutes de discours.

aujourd'hui et donc on parlera des questions sur le terrorisme. On espère qu'il va dire quelque chose là-dessus. Si c'est pas le cas j'aurais eu très clairement autre chose à foutre » lâche sans concession une des deux journalistes.

« C'EST TRÈS TRÈS CHIANT, NAN? »

Après deux discours « qui n'intéressent personne » et la fameuse prestation de serment - tout à tour les futurs magistrats s'engagent à respecter le secret professionnel -, François Hollande monte à la tribune. Changement d'ambiance instantané du côté de la salle de presse. Finies les plaisanteries. Finies aussi les critiques sur la prestation télé de la veille de Sarkozy. Les visages se ferment. Chacun tend l'oreille. Très vite le verdict tombe : « C'est très très chiant nan? » lance Sabine Wibaux de *l'AFP* avant que tout le monde n'éclate de rire. Rien à se mettre sous la dent. Pas d'annonce. Un discours plat. « Je crois que j'aurais dû rester à la maison » lance député Jean-Philippe Deniau de *France Inter*. « Je sais même pas si je vais faire un papier ! Il répond par des formules toutes faites, mais je doute que ça rassure les défenseurs des Droits de l'Homme », bougonne dans son coin Jean Baptiste Jaquin.

« IL VEUT QUE JE FASSE UN SUJET QUI N'EXISTE PAS ! »

N'empêche, après que chacun ait râlé un bon coup, personne ne se dispense de faire le job. Et cela commence par un coup de fil à la rédaction. Pas si simple pour certains de faire comprendre à un rédacteur en chef qu'il n'y a pas de matière: « Oh il me gave celui-là. Il veut que je fasse un sujet qui n'existe pas ! Qu'est-ce qu'il peut me gonfler ! » balance une journaliste. Mais dans ces cas-là, matière ou pas matière, c'est le rédac'

chef qui gagne. Dans l'heure qui suit, chacun écrira donc un papier. Pas de Une en perspective bien évidemment, ni même de publication sur Internet pour quelques médias. Mais les sujets sont bien là. Les lancements des journalistes de *l'Itélé* et *BFMTV* parviennent quand même à être clinquants. Même sans information, chacun trouve de quoi broder. Tout compte fait, Jean-Baptiste Jaquin avait peut-être raison. Tout cela aurait pu être fait depuis un bureau de rédaction. ☹

SUPER COMMUNIQUEANTS?

Avec la venue à Bordeaux de François Hollande et de Nicolas Sarkozy, à seulement quelques jours d'intervalle, l'occasion de procéder à quelques comparatifs était tentante. Comment comprendre leur communication politique ? L'analyse de Christian Le Bart*.

Propos recueillis par Salomé Parent

Lors de la visite de François Hollande à l'ENM, les journalistes ont été frustrés par

son manque de communication. Comment interpréter leur réaction ?

Je crois que dans ce cas, ce qui a bloqué, c'est le décalage entre les journalistes et le président. Eux étaient dans une vision à l'américaine de la communication politique. Aux Etats-Unis, il arrive très souvent que le président réagisse à un événement alors qu'il est dans un lieu totalement différent. Il peut par exemple visiter une université et faire des commentaires sur la présence américaine en Syrie. Hollande, lui, est d'avantage dans une vision plus rhétorique

SARKOZY : AIMANT À JOURNALISTES

Nicolas Sarkozy était à la librairie Mollat, le mardi 9 février. Présent à Bordeaux pour une séance de dédicaces de son livre et « rencontrer les Français ». Au bout du compte, il a surtout rencontré les journalistes. Imprimum vous emmène dans les coulisses de cette campagne de communication.

Texte et photo Alexis Tromas

Ils sont une trentaine, venus de toute la France. Une clope à la main, une caméra ou un micro dans l'autre. Entassés derrière des barrières, les journalistes attendent, à l'affût, l'arrivée de l'ancien président de la République. « Il se passe quoi ? » demandent les passants, stupéfiés par le dispositif mis en place. Aux côtés du millier de personnes faisant la queue en espérant une dédicace, la plupart des médias nationaux sont présents : *France 2*, *France 3*, *BFM TV*, *Le Petit Journal*, *l'AFP*, *Europe 1*, *RTL*. Le service de sécurité est sur le qui-vive.

LA MEUTE ET LE POLITIQUE

La voiture arrive. « Ça vient »,

s'exclame le caméraman de *France 2*. En une fraction de seconde, ils poussent les barrières et se ruent sur l'ancien président. Les soutiens de l'homme politique font aussi partie de la masse informe de micros et de caméras. « Arrêtez de pousser » s'écrient-ils, alors qu'eux aussi participent à la bousculade. Une fois la star dans la librairie, l'équipe de Nicolas Sarkozy fait entrer les médias au compte-gouttes. « Ils sont où BFM ? » Seuls les médias les plus influents entrent en premier, ce qui énerve les autres. Un photographe, bloqué par un agent de sécurité deux fois plus im-

sant que lui, ne peut s'empêcher de hausser le ton : « C'est chiant. Tous mes confrères sont à l'intérieur ! »

À LA RECHERCHE DE L'INFORMATION

Dans le carré presse, les médias sont collés les uns aux autres. Les clients de la librairie s'agglutinent, le téléphone levé, espérant pouvoir photographier la célébrité du jour. Chaque journaliste essaie de poser une question. Qu'il s'agisse d'une réaction sur la déchéance de nationalité, ou sur sa venue dans le fief d'Alain Juppé. Véronique Waché, sa conseillère en communication surveille et n'hésite pas à intervenir dès qu'un journaliste devient trop insistant. Dans ces cas là, le chef des républicains préfère baisser la tête et continuer ses dédicaces, comme s'il n'avait rien entendu. Au fil de l'après-midi, les équipes de journalistes tournent dans le carré presse. *L'AFP*, qui n'avait pas pu poser de question auparavant, interpelle le chef des Républicains. « Ah non. La séance de questions est terminée ». Son attachée de presse intervient pour couper les journalistes. Ils devront attendre la prochaine prise de parole de Nicolas Sarkozy lorsqu'il quittera la librairie.

LA PEUR DU « RATAGE »

Une partie des journalistes est déjà partie envoyer son travail aux ré-

dactions. Francis Mazoyer, journaliste à *France 2*, attend le départ de Nicolas Sarkozy. Il explique : « Un déplacement comme celui-ci n'est jamais simple à gérer. Si on passe à côté de l'information principale, c'est un "ratage". Il faut être à l'affût en permanence. C'est clairement une campagne de communication, mais on est là si quelque chose se passe ».

À l'extérieur, Emmanuel François se tient à l'écart. Il réalise un documentaire sur les primaires à droite pour *Canal+*. Tout en tirant sur sa cigarette, il n'hésite pas à partager sa vision de l'événement. « Au fond, les médias réclament ces images là et Nicolas Sarkozy a besoin des médias. » Cet accord tacite est compris par tous. Chacun a quelque chose à y gagner.

À 18h30, la longue file d'attente s'est largement réduite. L'ancien président se prépare à une nouvelle bousculade. Il se lève, après trois questions, il s'engouffre dans le flot de partisans qui ont dû patienter 3 heures pour le voir. Une fois hors d'atteinte des médias, il monte dans sa berline et s'enfonce dans la pénombre. « On a tout ce qu'il nous fallait ? » Pour les journalistes, une nouvelle journée s'achève. Ils repartent comme ils sont venus, un trépied sur l'épaule, une caméra dans la main et un sujet à préparer. ☹



posture haute de celui qui écrit un livre, qui délivre des informations. Il est à la fois un fin professionnel de la politique et un populiste. C'est là qu'est sa force. Quoi qu'il fasse, les médias parlent de lui. C'est un enfant de la télé. ☹

*Christian Le Bart est professeur à l'IEP de Rennes.

L'AMÉRIQUE RACISTE DE DONALD TRUMP



Donald Trump a remporté la primaire du New Hampshire, le 9 février. Le candidat Républicain devient ainsi le porte-voix d'une Amérique de plus en plus ouvertement raciste.

35 % des votes pour Donald Trump dans le New Hampshire. Trump, ce candidat Républicain persuadé que les immigrés mexicains sont « des dealers, des criminels, des violeurs ». Un succès révélateur du climat raciste qui sévit aux Etats-Unis. C'est tout du moins l'avis de Ta-Nehisi Coates. L'auteur du best-seller *Une colère noire* – *Lettre à mon fils* commence par raconter une expérience qui fait froid dans le dos. Un jeu vidéo développé par l'université du Colorado vous met dans la peau d'un policier, une arme à la main. L'analyse du comportement des joueurs révèle qu'ils ont eu plus tendance à tirer sur les hommes Noirs que sur les Blancs... La preuve, selon Coates, qu'il existe un racisme latent aux Etats-Unis.

« BAVURES »

Pour Coates, les élections ne changeront rien à ce phénomène,

Amélie Petitdemange

quel que soit le résultat. « *Ce n'est pas parce qu'une femme est à la tête du Pakistan que c'est la fin du sexisme dans ce pays !* ». Aux Etats-Unis, un jeune Noir a cinq fois plus de risques qu'un jeune Blanc d'être tué par la police, a calculé *The Guardian*. « *Ce que ces nombreuses bavures illustrent, c'est la survivance du racisme en tant que système de domination* », confirme Johann Le Moigne. Pour le chercheur à l'université de Cergy-Pontoise, « *les Etats-Unis demeurent un pays profondément inégalitaire* ». Selon une enquête du Pew Research Center menée en 2015, 50% des Américains pensent qu'il y a un réel problème de racisme dans la société, contre 33% en 2014. Les disparités entre les Blancs et les minorités imprègnent tous les secteurs de la société : économie, éducation, justice. Aux Etats-Unis, Coates est Noir avant d'être auteur. S'il a reçu le

prestigieux National Book Award pour *Une colère noire*, il reste rongé de « peur » pour son intégrité physique et celle de son fils. A Baltimore, sa ville natale, le nombre de meurtres a atteint un pic en 2015. Plus de trois cents tués par balle.

« FICELLE POLITICIENNE »

Vu de l'hexagone, les petites phrases polémiques de Trump choquent. Mais pour Coates « *la politique américaine n'est pas si différente de la politique française* ». « *Donald Trump n'est pas plus raciste que Marine Le Pen. Rejeter les étrangers, c'est une façon de construire une identité avec ses électeurs. Une vieille ficelle politicienne...* », analyse l'auteur. Cela n'empêche d'ailleurs pas les minorités de soutenir le candidat Républicain, car elles se sentent intégrées dans cette identité. Il fait campagne sur le thème « *Vous n'êtes pas des étrangers et ces étrangers ne sont pas vous* ». Pour Johann Le Moigne, Donald

« *La vérité est que la police est le reflet de l'Amérique, dans tous ses fantasmes et toutes ses peurs* », explique l'auteur et journaliste Ta-Nehisi Coates, dans son nouveau livre *Une colère noire : Lettre à mon fils*. Véritable coup de poing porté à ce pays qui se « *croit blanc* » et qui détourne le regard quand des enfants noirs tombent sous les balles de policiers trop zélés. Ce livre poignant est aussi une oeuvre pédagogique destinée à son fils de 15 ans. Il raconte son enfance dans les ghettos de Baltimore, le racisme, la violence. Il lui apprend comment vivre dans cette société, mais apprend aussi à ses lecteurs ce que cela représente de vivre avec cette peur constante que sa vie puisse s'arrêter pour un regard ou un geste déplacé.

Une colère noire : Lettre à mon fils, Édition Autrement, 17

Trump et la plupart des candidats conservateurs jouent sur les peurs des Américains. Peur depuis la crise économique qu'ont subit de plein fouet les classes moyennes et ouvrières, peur du déclin de l'Amérique, peur de l'avenir. Il suffit alors de fédérer autour d'un bouc émissaire. « *Trump ne cesse ainsi de répéter que pour retrouver la grande Nation qu'étaient les Etats-Unis, il faut construire un gigantesque mur de 3000 km de long à la frontière américano-mexicaine et interdire l'accès au territoire américain aux Musul-*

mans », rappelle M. Le Moigne, « *Ce discours plait à des millions d'électeurs, majoritairement blancs, désabusés et faiblement éduqués* »

« MAKE AMERICA GREAT AGAIN ! »

Mais si les sorties de Trump relèvent d'une stratégie politique, elles révèlent aussi une certaine réalité. « *Je suis d'accord avec lui, il faudrait noter qui est musulman sur une liste* », confie une électorice à CNN lors d'un meeting... Si Donald Trump ou Ted

Cruz sont élus, « *cela contribuera sans aucun doute à décomplexer encore un peu plus la parole raciste* », assure Johann Le Moigne. Ce sera aussi le réveil du conservatisme : « *Il sait à quel point l'Amérique était géniale avant* », assure à la chaîne un sympathisant de 18 ans. « *J'espère que ce pays va revenir aux vraies valeurs, celles avec lesquelles mes parents, mes grands-parents ont grandi* », ajoute une cinquantenaire, arborant sur un badge le slogan « Make America Great Again ! ». ➤

LES PROCHAINS RENDEZ-VOUS

■ 20 FÉVRIER
NEVADA ET CAROLINE DU SUD

■ 1 MARS
SUPER TUESDAY

■ 18 - 21 JUILLET
CONVENTION REPUBLICAINE

■ 25 - 28 JUILLET
CONVENTION DÉMOCRATE

■ 8 NOVEMBRE
ELECTIONS GÉNÉRALES

« NOUS N'AVONS JAMAIS EU DE CANDIDATS AVEC DES POSITIONS SI EXTRÊMES »

John Judis, ex-journaliste de *The New Republic* et *The National Journal*, analyse les enjeux des élections du 8 novembre prochain.

Pourquoi Bernie Sanders a-t-il remporté les primaires Démocrates du New Hampshire ?

Il attire le vote des jeunes, surtout les jeunes diplômés. Ceux qui en ont marre de Wall Street et qui sont inquiets du chemin que prend l'Amérique. Il y a aussi un certain rejet d'Hillary Clinton dans le New Hampshire. Elle n'est pas une bonne candidate, elle est trop technocrate. Trump arrive à diffuser un message général ; c'est une personnalité un peu comme Nicolas Sarkozy en France. Dans les débats il donne l'impression de parler personnellement à chaque électeur qui l'écoute, quand Hillary a juste l'air de réciter un discours.

Comment expliquez-vous le succès de candidats anti-système, comme Trump et Sanders ?

La crise économique est passée par là. Avant les jeunes diplômés étaient assurés de trouver un travail. De nos jours ils n'ont plus d'opportunités, alors qu'ils traînent d'énormes dettes après avoir payé leurs études. Or Trump et Sanders sont opposés à la logique de marché. On ne parle que des propos racistes de Trump, mais il a aussi su attirer la classe moyenne qui votait pour les Démocrates en critiquant les grandes entreprises et l'évasion fiscale. Sanders joue aussi sur cette critique de Wall Street. Il veut taxer la spéculation pour financer des universités publiques

Propos recueillis par
Amélie Petitdemange

et réduire les accords commerciaux. Cela fait longtemps que les Etats-Unis n'ont pas eu un candidat si à gauche. En tout cas avec autant de visibilité.

Enfin Trump et Sanders se rejoignent dans leur critique du marché ?

C'est de là que vient leur succès. En fait les Républicains et les Démocrates sont très peu différents en termes de programme économique. Leurs divergences se situent au niveau social. Et encore, Trump est favorable à une assurance médicale pour tous. Il est un des seuls Républicains à ne pas s'opposer à « Medicare ».

Qui va remporter les primaires du côté Républicain et du côté Démocrate ?

Donald Trump pourrait gagner chez les Républicains. Chez les Démocrates, ce sera sans aucun doute Hillary Clinton. Même si les minorités sont en accord avec Bernie Sanders, elles voteront pour le candidat le plus à même de gagner.

Et les élections générales ?

Hillary Clinton a les meilleures chances de l'emporter, mais elle devra faire avec les griefs accumulés contre les Démocrates durant les deux mandats de Barack Obama. Ce sera donc compliqué, mais elle reste meilleure que Ted Cruz, Marco Rubio et Donald Trump.



Le journaliste John Judis est également auteur de nombreux ouvrages sur la politique américaine

Trump a eu du succès aux primaires du New Hampshire, mais je ne pense pas qu'il s'imposera lors des élections générales. C'est un peu comme Marine Le Pen en France : elle peut avoir du succès au premier tour, mais pas remporter la présidentielle.

Les Etats-Unis sont-ils prêts pour une femme présidente ?

Bien sûr, le parti Démocrate attire les femmes, surtout les femmes seules. Je pense que c'est un avantage pour elle. Et je ne pense pas que beaucoup d'hommes ne voteraient pas pour elle juste parce qu'elle est une femme.

Marco Rubio a-t-il ses chances ?

On croyait à sa victoire après son excellent score au caucus de l'Iowa le 1er février, mais Chris Christie l'a détruit lors du dernier débat. Il ressemblait à

un robot, à répéter sans cesse la même chose. Je pense que Marco Rubio va passer un mauvais moment, surtout dans les Etats du sud...

En quoi ces élections sont différentes des précédentes ?

En tant que journaliste, ce sont les élections les plus drôles et les plus intéressantes que j'ai eu l'occasion de couvrir. Nous n'avons jamais eu de candidats comme Trump ou Sanders, avec des positions si extrêmes. En 2008, il y avait peu de différences entre les programmes des Républicains et des Démocrates. Même si les Républicains avaient quelques candidats clivants, ce sont des gens comme John McCain qui avaient dominé le débat. ➤

OBJECTIF MARS

Jérémy Saget est le dernier Français encore en lice pour participer à la mission spatiale Mars One, qui projette d'établir une colonie sur la planète rouge d'ici 2027. Malgré de nombreuses incertitudes sur le plan technique, ce médecin bordelais de 38 ans garde une foi inébranlable dans une mission... sans retour possible.

Texte et dessin Elliot Raimbeau

depuis les 3,8 milliards d'année de vie sur Terre, d'être en capacité de rejoindre une autre planète », se réjouit-il. Un enthousiasme qui lui a permis de passer les différentes étapes de la sélection. Réduite de 202 586 à 100 candidats depuis deux ans, la liste doit maintenant passer un ultime filtrage pour établir l'équipe définitive des 24 astronautes.

UNE SÉLECTION BASÉE SUR LE PROFIL PSYCHOLOGIQUE

C'est la partie la plus intéressante, confie-t-il : « il s'agit de tester en profondeur la psychologie des candidats et en particulier la dynamique de groupe, en situation de stress, de privation, des challenges en tout genre ». Jusqu'à la sélection finale de septembre, ces tests seront conduits par le médecin en chef de l'opération, le Docteur Kraft, sur la base des recherches psychologiques en ECI (Environnements Confinés et Extrêmes, NDR).

Mais le projet Mars One, porté par une entreprise privée, comporte de nombreuses zones d'incertitude. Sur le plan technologique notamment. Un rapport publié par des chercheurs du MIT évalué à 68 jours la durée de vie des astronautes une fois arrivés à la base. Depuis l'annonce du projet, de nombreux scientifiques ont remis en cause sa faisabilité. Que ce soit dans la gestion des ressources vitales (eau, nourriture, oxygène), dans les technologies utilisées pour le transport ou dans l'exposition aux radiations, les risques sont multiples. L'entreprise est par ailleurs critiquée pour son fonctionnement opaque, même si elle fait appel à l'expertise de grandes entreprises spatiales américaines, dont Lockheed Martin. La mission a aussi vocation à se convertir en télé-réalité, dont les droits de diffusion devraient participer à son financement. C'est presque trop gros pour y croire. Jérémy Saget est certain que les problèmes technologiques

pourront être dépassés. Le risque majeur, à ses yeux, est lié au facteur psychologique. Optimisme, confiance, résilience, persévérance, curiosité, capacité d'adaptation..., la liste qu'il dresse des qualités requises est longue.

MÉDITER DANS LE COSMOS

Co-auteur du livre « Touching the Face of the Cosmos* », un ouvrage sur le rapport entre spiritualité et voyage spatial, il rompt avec l'image du cosmonaute froid et rationnel. « Les pionniers qui partiront établir la première base permanente humaine sur Mars devront avoir atteint une certaine "sagesse", afin de dépasser les nombreuses contradictions humaines associées à un tel projet ». Devenir un moine de l'espace en quelque sorte... L'image a de quoi faire sourire. Mais c'est sur ce point essentiel qu'il insiste avec le plus grand sérieux. La perspective offerte de la Terre vue de l'espace, qu'on appelle communément *overview effect*, donne selon lui accès à une « conscience élargie » : Les marstronautes, bien que confinés, placeront l'humanité dans une nouvelle perspective qui induira une véritable révolution copernicienne ». De belles paroles. Mais qui doivent être confrontées à la réalité d'un quotidien où l'espace physique disponible est minuscule. Un monde ordinaire réduit pour lequel, selon lui, il faut s'acclimater en se repliant sur soi-même : « La meilleure ressource au confinement extrême et à l'ennui est probablement le monde intérieur. » Un paradoxe puissant. Inaccessible au commun des mortels. Mais qui ne répond pas à la question centrale : comment expliquer vouloir mourir à 54 millions de kilomètres de sa femme et de ses enfants ? Peut-il y avoir un *overview effect* en voyant la Terre disparaître à jamais ?

*Touching the Face of the Cosmos: On the Intersection of Space Travel and Religion. Connected Editions, décembre 2015.

Jérémy Saget doit passer une dernière étape de sélection. S'il est pris, il pourra commencer l'entraînement dès septembre.



BAZAS ET SES BOEUF GRAS

UNE HISTOIRE QUI DURE

Qui aura le boeuf le plus gras? Chaque année, le jeudi précédent le mardi gras, des milliers de curieux grossissent les ruelles de Bazas, dans le sud Gironde. Les éleveurs y présentent leurs plus belles bazadaises, la plus vieille race du Sud-Ouest, mélange ancestral entre blondes d'Aquitaine et taureaux ibériques.

Textes et photos Patxi Vrignon et Salomé Parent



1



2



3



4

1. José est éleveur de vaches bazadaises depuis 35 ans. Comme lui, la plupart des éleveurs n'hésite pas à prendre la pose pour les photographes. Malgré son sourire, il n'oublie pas ses problèmes. Cette année, la fête du boeuf gras de Bazas a failli ne pas avoir lieu, faute de moyens. Il a fallu la création de l'association de sauvegarde de la fête des Boeufs Gras et sa récolte de fonds, pour assurer une rémunération minimum aux participants.

2. 12h00 : Début de la pesée. Entre deux mugissements, les attelages d'une tonne et demie attendent leur tour, patiemment. Le boeuf le plus lourd a atteint cette année 986 kg. Une bénédiction pour l'éleveur. A l'origine de la fête, en 1286, au Moyen-âge, le clergé demandait à chaque boucher de lui offrir un taureau pour les fêtes de la Saint-Jean. Le boeuf le plus gras obtenait ainsi la bienveillance du curé, et le droit de déambuler dans les rues de la ville.

3. 13h30 : Pause déjeuner. Au menu, du boeuf évidemment. Les éleveurs brossent leurs protégés chaque jour pour faire pénétrer la graisse et donner ainsi une viande persillée très réputée. Le boeuf bazadaise sera cette année la mascotte du Salon International de l'Agriculture de Paris, du 27 février au 3 mars : Cerise, landaise de 8 ans, 1,50m au garrot et 850 kg. Cerise était néanmoins absente de la fête du boeuf à Bazas pour raison sanitaire.

4. 14h00 : Le défilé commence dans les rues de Bazas. Entre le convoi d'attelages, les échasses et la ripataoulère (sorte de clique gasconne) on retrouve les trois confréries du village : celle des palombes (Paloumayres), celle du vin, et celle des boeufs. Pourtant, Bazas n'est plus la grande place forte marchande qu'elle était lors de la création de la fête, en 1286. Il ne reste aujourd'hui plus que 4 éleveurs et 3 boucheries dans la cité.



5

5. Louis, 8 ans, est perché sur ses échasses. Depuis la première édition de la fête, la tradition est restée la même. Les garçons juchés sur leurs échasses défilent dans tout le village. Une fois arrivés sur la place de la cathédrale, ils retrouvent les filles vêtues de robes pour une série de pas de danse. Au passage, ils n'oublient pas d'attraper au vol un des canelés que les pâtisseries locaux distribuent à tous les visiteurs. A Bazas, on ne rigole pas avec la tradition.

6. 17h00 : Tout le monde se rassemble sur la place de la cathédrale St-Jean-Baptiste pour élire les vainqueurs. Les boeufs sont attachés à une barrière avant d'être observés et notés par le jury de spécialistes. Au final, trois bêtes seront distinguées : la plus grasse, la plus musclée et la plus racée. Après le concours, les boeufs sont bénis par l'évêque local. Si la tradition peut sembler un peu dépassée, les bazadaises ne la manqueraient pour rien au monde. Cette année, Bernard Bosset, le maire de Bazas profite également de la fête pour alerter les spectateurs sur l'avenir de la race bazadaise : "les temps sont durs pour les éleveurs. Aujourd'hui, présenter un boeuf aux concours, ça ne rapporte rien aux éleveurs, et ça leur fait même perdre de l'argent. Cette situation ne peut plus durer!". En effet, depuis 2005, la Gironde a perdu 25% de ses exploitants agricoles.



6

LES DERNIERS MOMENTS DU CLOWN CHOCOLAT

Le dimanche 4 novembre 1917, dans un petit hôtel miteux du quartier Mériadeck à Bordeaux, le clown Chocolat s'éteint dans la plus grande indifférence. Récit.

Non, il ne s'appelle pas encore Padilla. Juste Rafaël. Ce nom de famille, c'est un officier de l'état-civil de Bordeaux qui l'invente au moment de remplir son certificat de décès. Parce que ça faisait « *connotation cubaine* », dira-t-il plus tard, faisant sans doute allusion à la naissance de l'artiste, à Cuba, aux alentours de 1865. Au moment de sa mort, Chocolat laisse derrière lui une conjointe, Marie Hecquet, d'origine picarde. Et un fils adoptif, Eugène.

La déchéance de Chocolat remonte à loin. A sa séparation d'avec son complice Footitt, à la fin de 1910. La carrière solo du clown noir ne prend pas. Quand sa fille adoptive, Suzanne, meurt à 19 ans, Rafaël est déjà fragile. Sa femme Marie tente de lui remonter le moral. Mais rien n'y fait. L'alcool grignote progressivement la vie de l'artiste. Il a été quelqu'un. Une star. Maintenant, il n'est plus rien. Il est noir et c'est réhibitoire, même dans le monde du music-hall. Personne ne regarde plus loin que la couleur de sa peau. En plus, il n'a plus le physique pour faire le pitre. 49 ans, c'est déjà vieux en 1917. Le nouveau duo clownesque, qu'il tente de former un temps avec Eugène, « *Tablette et Chocolat* », est un bide.

BORDEAUX, VILLE TOMBE

1914. C'est la guerre. Eugène est réquisitionné et rejoint le front. Pas Rafaël. Il s'engage en solo dans le cirque Rancy. La troupe arrive dans la ville portuaire de Bordeaux à l'automne 1917. La place des Quinconces accueille les représentations. Rafaël fait le pitre. Seul. Il boit. Beaucoup. Ça le rend malade. Le 3 novembre au soir, il joue sur la place. Ce sera la dernière fois. Une fois la représentation terminée, il rentre dans sa chambre d'hôtel, au 43 rue Saint-Sernin. Ce qu'il fait à l'intérieur, nul ne le sait. Le lendemain matin, il est retrouvé mort. Un certificat de décès est signé devant témoin et, magie de la plume arbitraire, il écope d'un nom de famille tout à

Texte de Camille Mordelet

fait inédit. Raphaël Padilla est enterré le 5 novembre au cimetière protestant de Bordeaux, rue Judaïque, dans la fosse commune réservée aux indigents. Rangée 7, numéro 2, en présence du pasteur Poulain. Aujourd'hui, le lieu de sa mort se trouve à proximité de l'UGC Ciné Cité de Bordeaux. La photo d'Omar Sy en Chocolat est sur la façade, comme un pied de nez au fantôme du voisin d'en face. ➤

Le clown Chocolat et son compère Footitt, au sommet de leur célébrité.



Le clown Chocolat est incarné par Omar dans le film éponyme réalisé par Roshdy Zem, sorti le 03 février dernier

CHOCOLAT, CLOWN D'HÔPITAL PIONNIER

La thérapie par le rire. Rafaël y pense dès 1910. Il s'y consacre à la suite de sa séparation avec Footitt. A cette époque, sa fille adoptive, Suzanne, tombe malade. C'est pour elle qu'il commence à visiter les hôpitaux. Après sa mort, il continue, et encourage même ses amis clowns à suivre son exemple.



Images d'archive

LE SHERBY SQUAT ET CENTRE DE TRI

En périphérie du centre-ville de Blanquefort, à une dizaine de kilomètres de Bordeaux, se dresse le Sherby, un ensemble de bâtiments qui appartiennent au Conseil régional. Des lieux occupés depuis plusieurs mois par un collectif de squatteurs. Reportage.

Texte et photos Clément Pouré

un moment, on était quarante», précise Sharley.

« LE SHERBY A TOUT CHANGÉ »

Aila gronde le chien de la maison avant d'éclater de rire. A deux ans et demi, la gamine n'arrête pas. Ses cheveux, coupés court, font ressortir ses traits poupon. Au milieu d'une phrase en albanais, elle glisse parfois un mot en français. Tout en surveillant sa fille d'un œil, Christina raconte. « *Avant, j'étais couturière. Ici, je ne peux pas travailler* ». Débutée du droit d'asile par deux fois, Christina est dans l'attente d'une régularisation de ses papiers. Elle a quitté l'Albanie deux ans plus tôt. Comme beaucoup, c'est le chômage et la précarité qui ont poussé Christina à partir. Sa gamine souffre d'une malformation au pied et elle a fait une demande d'accueil pour son enfant handi-

capée. « *Je veux que ma fille soit scolarisée ici* », conclut-elle. Aieksander, lui, n'est que de passage. Âgé de 33 ans, il est en France depuis 2012. En instance de divorce, il s'est retrouvé à la rue avec sa mère, Budimka. Après avoir bossé trente ans dans la poste serbe, elle ne touche qu'une maigre retraite : 150 euros par mois. Ça ne couvre même pas les frais médicaux. La vieille dame a, depuis six mois, un pacemaker. « *Mais moi, j'ai trouvé du travail à Paris* », annonce joyeusement Aieksander. Intérimaire, il est « *pris* » dans une boîte parisienne. D'ici un mois, il devrait avoir accès à un logement et sortir de la galère.

UNE UTOPIE SOLIDAIRE

Plus qu'un simple lieu de vie, le Sherby est un espace de tri. Le collectif est une nébuleuse associative. Dans une annexe, d'immenses piles de manuels s'amassent au milieu des murs délabrés. Les squatteurs ont passé la nuit à les trier, les préparant à les envoyer pour le Sénégal. Une pièce déborde de couvertures, distribuées au besoin dans la rue. « *On a trié 600 kilos de vêtements* », explique un squatteur. Un travail de longue haleine. Un par un, ils ont inspecté chaque pièce pour vérifier

son état et décider de sa destination. Les vêtements chauds : pour le squat. Les froids : pour l'Afrique. Pour la nourriture, c'est aussi du système D. Les habitants font les poubelles. Une pratique à la limite de la légalité : certains ont déjà fini en garde à vue. « *C'était sur-réaliste. Le policier me demandait pourquoi j'avais volé une tomate* », raconte Sherby dans un éclat de rire. Souvent, les squatteurs récupèrent plus que nécessaire. Dans ce cas, ils organisent des marmades et distribuent la nourriture aux personnes vivant dans la rue. Accueillant peu de monde et s'appuyant sur une solide équipe de bénévoles, le squat fonctionne bien. Tant qu'il reste à taille humaine, le lieu peut perdurer. Mais l'initiative n'est pas du goût de tous. Un arrêté d'expulsion a été lancé contre les squatteurs. Malgré le fait que Médecins du monde soit venu inspecter les lieux, le Conseil régional craint un accident. « *On ne sait pas combien de temps on va rester* », explique Sherley. Le Sherby reste hors-la-loi et l'utopie risque bientôt d'être rattrapée par la réalité. ➤

Plus que des squatteurs, les membres du collectif sont de véritables militants.





© vincent+ / Flickr

LA SAINT-VALENTIN UN BUSINESS FLORISSANT

Impossible d'échapper à la rose rouge le jour de la Saint-Valentin. Symbole plus ou moins cliché de l'amour et de la passion, la fleur préférée des Français est très appréciée ce jour-là, au point que le prix d'une rose à l'unité peut augmenter de moitié.

Restaurant, chocolat, bijoux, lingerie et bouquets de fleurs... l'addition de la Saint-Valentin peut être très, très salée. Après tout, c'est bien connu, la Saint-Valentin est une fête commerciale. Au point qu'elle ravit aussi bien les couples que les commerçants, pour qui c'est une belle occasion d'arrondir leur chiffre d'affaire.

Les fleuristes, notamment, réalisent en moyenne dix fois plus de ventes le 14 février que le reste de l'année. Et selon Marie, commerçante au Jardin des Fleurs à Bordeaux : « La favorite, c'est la rose rouge, on nous la demande dans plus de la moitié des compositions florales ». En une seule journée, 12 à 14 millions de roses rouges sont vendues à travers la France.

Et quand les Français aiment, ils ne comptent pas. Pourtant, le prix de ces fameuses roses pourrait les faire réfléchir à deux fois : à Bordeaux, il faut compter en moyenne entre 5,90 et 7,50 euros la tige pour de belles fleurs de qualité. Contre quatre euros en moyenne le reste de l'année.

L'augmentation de prix peut paraître plutôt excessive pour un produit qui se fanera dans la se-

Jeanne Travers

maine qui suit. Mais il faut savoir que ce pic reste saisonnier : ainsi, entre la période de forte consommation en février, et la période de plus basse consommation, on trouve un écart de presque cinquante centimes par rose. Ce qui peut, sur un bouquet d'une dizaine de roses, devenir déjà assez conséquent. Mais, selon Clara Villenave, fleuriste chez Stéphanie Desclouds : « la demande décuple cette semaine-là, donc nous sommes obligés de gonfler un peu les prix. C'est inévitable. Ce n'est pas du fait des fleuristes mais plutôt des grossistes. Ils ont une influence indirecte sur les prix, et le 14 février, ils flambent de façon internationale ».

LA DOMINATION MONDIALE DE LA HOLLANDE

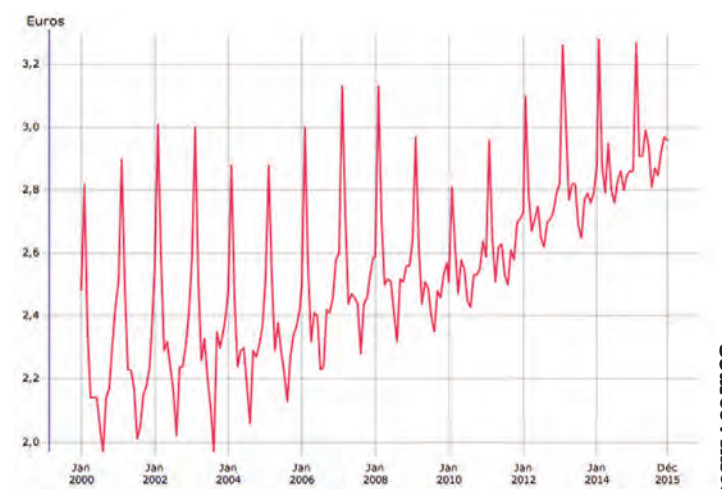
Comme la plupart des fleuristes français, Clara Villenave s'approvisionne chez le premier producteur mondial de fleurs, la Hollande. Cette région approvisionne environ 60% du marché mondial de roses. En ce qui concerne la production hexagonale, seule une fleur sur quatre présente sur les étals est fran-

çaise.

Depuis une petite dizaine d'années, d'autres acteurs font également leur apparition sur ce marché. Notamment le Kenya, l'Equateur, la Colombie et même plus récemment l'Ethiopie. Les frais de transport sont certes plus élevés, mais ces pays ensoleillés permettent une production de roses beaucoup plus importante, allant de pair avec une main d'œuvre très bon marché. Autant de facteurs qui leur permettent de produire à bas coûts, et d'engendrer plus de profit lors de l'augmentation annuelle des commandes en prévision du 14 février. A titre

indicatif, chez Jardin des Fleurs, « on double nos commandes ce jour-là. On passe d'environ 500 bouquets à plus de 1 000 ». Moralité, donc, pour éviter un porte-monnaie qui s'allège l'année prochaine : loin des yeux, loin des fleurs !

Evolution du prix de la rose à l'unité de janvier 2000 à décembre 2015. Au mois de février, une très forte demande le jour de la Saint-Valentin cause une augmentation du prix d'environ 12,5%. Le coût des roses retombe à 2,86 euros pour les plus petits boutons au mois de juillet.



Source : Insee

RESTER BELLE MALGRÉ LA MALADIE

La première Maison Rose, consacrée au bien-être des femmes atteintes d'un cancer, a ouvert récemment ses portes à Bordeaux. Le message est clair : rester féminine et coquette malgré la maladie.

Texte et photo Jorina Poirot

Les murs sont rose, les banquettes à motifs confortables et on sent dès l'entrée, la bonne odeur du café. Rien à voir avec un hôpital !

Situé au deuxième étage d'un bel immeuble près des Quinconces, l'enceinte est moderne, très cosy et se veut tout sauf médicale. Espace de documentation, coin papotage, cuisine et salon de beauté, tout est pensé détente et bien-être. Il suffit aux femmes atteintes d'un cancer de pousser la porte pour se sentir comme à la maison. Les aider à reprendre confiance en elles et rester femmes malgré la maladie : c'est le message de l'association Rose qui a décidé, après le succès rencontré par son magazine, de franchir une nouvelle étape en créant la Maison Rose, un lieu où les femmes victimes du cancer peuvent se retrouver. Une initiative inédite en France et financée en grande partie par la célèbre marque de cosmétique l'Oréal. Depuis son ouverture, le succès est au rendez-vous, près de vingt femmes s'y rendent en moyenne chaque jour. « Ça répond vraiment à un besoin qui manque. Rappelons quand même qu'un quart de la population est touché par le cancer », explique Charline Roque, employée à la Maison Rose. Chaque semaine, l'éta-



blissement propose de nombreux ateliers dont cet atelier beauté, auquel participe aujourd'hui Nadine : « Quand je me regarde dans la glace, j'ai envie de pleurer, je ne me reconnais plus ». Cette ancienne hôtesse de l'air très coquette à 50 ans et se bat contre un cancer du sein en suivant une chimio-thérapie. Comme c'est le cas pour beaucoup d'autres femmes, les changements physiques qu'entraîne le traitement de la maladie sont difficiles à accepter. Les cheveux tombent, le visage gonfle sous l'effet de la cortisone, et la peau devient sèche. Face à tant de bouleversements, ces femmes se retrouvent seules devant leur miroir et ne savent plus comment faire pour renouer avec leur féminité. « On se maquille pareil pendant

des années et soudain tout change, on est perdues ».

AFFRONTER SON REFLET

Heureusement, avoir bonne mine avec un cancer, c'est possible et surtout nécessaire. Laëtitia Valentin, socio-esthéticienne est d'ailleurs là pour aider ces femmes à retrouver confiance en elles. C'est donc toute souriante qu'elle accueille Nadine dans le salon de beauté. Il s'agit alors d'installer une relation de confiance et d'écouter comment ces femmes vivent leur maladie. Dans le cas de Nadine, même si pendant son traitement elle a essayé de ne pas relâcher ses efforts, elle ne se maquille plus depuis qu'elle a perdu ses cils : « ça a été l'étape la plus dure pour moi, encore quand on perd nos cheveux, on peut mettre une perruque mais les cils, on perd toute l'intensité de notre regard, toute notre féminité ». Laëtitia va donc lui montrer les bons gestes pour débloquent ses peurs. Masque hydratant, sourcils redessinés et regard plus prononcé, autant de conseils que Nadine écoute attentivement et qu'elle pourra reproduire chez elle, devant son miroir. Reconnue depuis 2003 comme soin de support dans le plan cancer, la socio-esthétique a des bienfaits considérables sur les personnes

Grâce à ses talents de maquilleuse, Laëtitia Valentin, socio-esthéticienne, redonne confiance aux femmes atteintes d'un cancer.

fragilisées. Faire attention à son apparence physique permet par exemple de mieux gérer le regard des autres : « Je n'ai pas envie qu'on voie que je suis malade » explique d'ailleurs Nadine. Des situations délicates également pour les femmes qui continuent à travailler pendant leur traitement et qui redoutent le regard de leur sphère professionnelle. C'est donc entourées de produits de beauté et entre de bonnes mains que ces femmes viennent prendre un moment rien que pour elles. « Pendant des années je ne me suis plus maquillée, je ne pensais même plus à me mettre du lait hydratant sur le visage. Ce que je recherche aujourd'hui, c'est avant tout du bien-être », explique Roxanne, une ancienne infirmière. Dans cette maison, elles s'échappent de leurs quotidiens et échangent avec des personnes qui les comprennent. Il ne reste donc plus qu'à développer ce concept partout en France. Et cela risque de ne pas tarder. Une seconde Maison Rose a déjà été commandée à Paris pour l'année prochaine.

Et les hommes ?

Si la Maison Rose s'adresse particulièrement aux femmes, la porte reste cependant ouverte aux hommes. Les nombreux ateliers que propose l'infrastructure les concernent également comme la cuisine, le sport et même les modelages ! Laëtitia Valentin assure que la socio-esthétique s'adresse également à ces messieurs qui ont eux aussi la peau sèche et le corps tiraillé par les traitements. Même si le travail est différent de l'approche esthétique pure, ils ont également besoin de conseils, d'autant plus qu'ils n'ont généralement pas l'habitude de prendre soin d'eux. Pour l'heure, aucun d'entre-eux pourtant, n'a osé pousser les portes de la maison.

LE RUGBY SUBAQUATIQUE SORT DE L'EAU

L'équipe bordelaise de rugby subaquatique, qui est aussi la seule en France, place quelques espoirs dans le tournoi qui se tiendra à Florence cet été.

« On peut le dire, on est l'Équipe de France de rugby subaquatique... jusqu'où on est les seuls », plaisante Anaïs Vauchausade de Chaumont, présidente de l'AFRS, le club bordelais qui vient de fêter sa première année d'activité. Insolites au départ, les enjeux autour de ce sport deviennent plus sérieux. Les 20 adhérents sont bien décidés à aller plus loin. Le club organise d'ailleurs son tournoi et accueille à ce titre plusieurs équipes européennes. Les joueurs disputent également des matches à l'extérieur, ils rejoignent à cette occasion les rangs des équipes étrangères, plus expérimentées. Une façon pour eux d'élever encore leur niveau de jeu. Récemment, ils ont joué à Aix-la-Chapelle en Allemagne. Les 28 et 29 mai, ce sera à Florence et ils évolueront en seconde division.

ET ALORS LE RUGBY DANS TOUT ÇA ?

« C'est aussi un sport de contact, les mêlées et les chutes en

Aurore Richard et Jorina Poirot

moins » explique Anaïs. Les rugbymen s'affrontent donc en palmes, masques et tubas. C'est en Allemagne, pays qui a vu naître la discipline, que la jeune femme découvre ce sport. Dès son retour en France, elle décide de créer son propre club. Aujourd'hui, elle se félicite des progrès de son équipe. « Les gestes des joueurs sont beaucoup plus précis techniquement. Ils ont aussi amélioré leur ap-

née. ». Il faut dire qu'avec deux entraînements par semaine, et des stages intensifs organisés tout au long de l'année, le niveau s'élève : « le jeu commence vraiment à être construit, on s'implique physiquement et mentalement ». Les profils des joueurs sont différents, bien sûr, il y a des sportifs, d'autres le sont un peu moins mais tous étaient débutants dans la discipline l'an dernier. « J'ai testé et j'ai adhéré direct, la preuve, je suis encore là aujourd'hui. C'est surtout ce

côté collectif qui m'a attiré » explique Romain, un joueur. Il ne manque plus que le côté officiel, puisqu'il s'agit d'une équipe tricolore sans fédération. « On ne rejette pas l'idée d'une fédération, au contraire, on lance même un appel ! ». Le sport, très peu développé en France, peine encore à convaincre. Mais des initiatives commencent à voir le jour notamment à Paris et à Toulouse. Les clubs ne sont pas encore créés mais la communauté de joueurs est bel et bien présente !

Pourquoi une seule équipe ?

■ Le manque d'infrastructures

La difficulté première de ce sport est de trouver une piscine qui puisse accueillir les cours. Elles ne sont en effet pas beaucoup à leur proposer des créneaux horaires. Quand les joueurs arrivent enfin à trouver un bassin, un autre problème se pose : ils n'ont que deux ou trois lignes pour faire leurs exercices, les autres étant occupées la plupart du

temps par des nageurs. Autre difficulté : le prix élevé de la location des infrastructures.

■ La médiatisation

Une des limites à une plus grande médiatisation de ce sport, c'est le problème de la retransmission des matches qui nécessite des équipements coûteux et waterproof. Le public ne peut pas assister aux matches, ni encourager une équipe qu'il

ne voit pas. Tout se passe sous l'eau. Il y a donc peu de visibilité.

■ Le soutien financier

Se lancer dans la création d'un club de rugby subaquatique, une discipline encore peu développée, s'avère difficile à assumer financièrement. Les partenaires ne sont pas encore nombreux à vouloir s'impliquer. Aussi, les joueurs ne participent pas à tous les matches faute de pouvoir assumer personnellement ces frais.



Club de l'AFRS

PHILIPPE PUJOL, "J'AVAIS LE CÉSAR, ET PAF, J'AI L'OSCAR"

Philippe Pujol est le lauréat du Prix Albert Londres 2014 pour « Quartiers shit », une série de reportages sur les quartiers nord de Marseille. Il vient de publier *La fabrique du monstre*, le fruit de dix ans d'immersion dans ces « ghettos oubliés ». Les interviews l'emmerdent. Nous avons passé presque deux heures avec lui. Rencontre.

Patxi Vignon-Etxezaharreta
Clément Pouré
Éliot Raimbeau

Vous avez commencé votre carrière aux faits divers. Pourquoi avoir choisi cette rubrique ?

J'ai pas choisi les faits div'. J'étais étudiant en journalisme, j'étais en stage à La Marseillaise. Lors d'une réunion, on cherchait le prochain fait diversier du canard. Ils ont dit « J crois que Philippe est volontaire », alors que la veille j'avais dit que je ne voudrais jamais être fait-diversier. Mais ils m'offraient un CDI, et j'avais besoin d'argent ; alors, j'ai accepté. Et au lieu de mal faire mon boulot volontairement, parce que j'aurais pu le faire, je me suis dit que j'allais l'aborder d'une manière différente, à ma façon. De manière scientifique presque. J'ai une formation d'éthologue à la base, c'est-à-dire l'étude du comportement des animaux. Mon domaine de prédilection, c'étaient les requins et les fourmis. Donc j'ai appliqué les méthodes d'éthologie au journalisme : j'observe des systèmes, sans morale, sans porter de jugement. Mais pas de crimes ou de meurtres. J'évite les faits divers qui n'ont pas de sens.

Comment en êtes-vous venu à travailler sur les quartiers nord ?

Moi-même, j'ai grandi à Belle de Mai, dans les quartiers populaires de Marseille. C'est un monde que je connais bien, qui ne me fait pas peur. Mais travailler sur les quartiers nord, les ghettos, les quartiers populaires... ce n'est pas si simple que ça. Les quartiers nord sont toujours traités de la même manière dans la presse. On va aux mêmes endroits, on parle aux mêmes associations, aux mêmes jeunes, qui nous disent la même chose. Alors moi, j'ai essayé d'étudier ce monde en l'observant pendant dix ans.

Libération a fait sa Une sur le problème des écoles à Marseille. C'est même devenu la vitrine où se concentrent tous les problèmes de la ville. Com-



AFP PHOTO / NICOLAS TUCAT

ment évaluez-vous la couverture médiatique qui en a été faite ?

Depuis de très nombreuses années, le mépris et le désintérêt total de la municipalité par rapport à la problématique des écoles a été mis en avant, par La Marseillaise notamment, et je dis pas ça parce que j'y étais, et aussi par Marsactu, qui l'a toujours fait, et par la Provence dans une moindre mesure. Pourquoi ça éclate là, maintenant ? Parce que les parents d'élèves se sont organisés quand il y a eu cette crise des TAP. Leur colère est toujours présente, mais enfoncée, les structures sont toujours là, mais le mouvement s'est un peu essoufflé. La Marseillaise et Marsactu ont un lectorat trop faible pour inquiéter les autorités. Ils avaient beau sortir des choses régulièrement, ça n'avait pas d'impact.

A votre avis, le Prix Albert Londres récompense quelle partie de votre travail ?

L'écriture. Ça, c'est sûr. On me l'a dit et re-re-dit. J'ai l'impression de bien écrire. J'ai quand même une

écriture subtile, complexe. Mais j'essaie de ne pas écrire pour le lecteur. J'essaie d'écrire pour que le lecteur apprenne quelque chose, pas pour lui faire plaisir. J'écris pour lui faire plaisir sur la forme, mais sur le fond, le lecteur, je m'en fous totalement. Je ne veux pas savoir ce qu'il veut, ça ne m'intéresse pas. Mais mon but c'est quand même qu'il me lise jusqu'au bout. Je n'hésite pas à évoluer. Tu peux me trouver des articles de 2004 qui seront en totale contradiction avec ce que j'écris aujourd'hui. Ça c'est encore l'approche scientifique, avec plein de réfutations. Tu écris et tu réfutes. Tu écris et tu réfutes. C'est comme ça que je fonctionne.

Qu'est-ce que ça change, un prix Albert Londres ?

Aujourd'hui, un prix Albert Londres qui change le monde, c'est fini. On n'a plus de médias aussi forts que dans les années 50. Aujourd'hui, on a les réseaux sociaux, de la "com", de l'info permanente, perpétuelle. Aujourd'hui, la censure, elle n'est plus directe. Elle est devenue indirecte. Ça passe par

la noyade, la noyade dans toute cette information. Les gens qui ont appris à nager s'en sortent, mais pas les autres. Aujourd'hui, il n'y a plus aucune enquête qui change le monde.

Et pour vous ?

Ah pour moi, ça a changé beaucoup de choses. Mais moi, c'est différent, j'étais fait-diversier dans un canard en mauvaise santé. Je suis le seul et unique localier de PQR (Presse Quotidienne Régionale) qui a eu le prix Albert Londres, sur les 76 Albert Londres. J'étais rédacteur 2e échelon, le plus bas niveau en journalisme, et je suis passé grand reporter directement. Pour moi, ça a tout changé. Ça m'a basculé dans un monde qui n'est pas le mien. J'avais déjà eu le prix Varennes, qui est le plus haut prix que peut avoir un journaliste de PQR. J'avais déjà le César, et d'un seul coup, paf, j'ai l'Oscar. J'arrive sur une autre planète, celle des grands reporters.

La fabrique du monstre, sorti le 13 janvier 2016 aux éditions Les Arènes, 20,00 €.

JAKE ADELSTEIN, JOURNALISTE DES VICES

« Vous supprimez cet article ou c'est vous qu'on supprime ». La première ligne donne le ton. Une arrière boutique des faubourgs de Tokyo, deux Yakuzas, des menaces de mort et Jake Adesltein, un journaliste américain qui couvre depuis 12 ans le crime organisé pour le plus grand quotidien japonais. À l'occasion d'une rencontre organisée à Mollat le 11 février, le journaliste est venu présenter aux Bordelais la version française de son livre de « non fiction », aux éditions Marchialy.



C'est la dernière étape d'une tournée de promotion en France. Une trentaine de curieux est amassée dans la petite salle du 91 rue Porte-Dijeaux pour entendre ce quinquagénaire parler de sa vie parmi les « cramés du quatrième étage ». Le quatrième étage, c'est celui du *Youmiuri Shinbun*, le journal le plus vendu au monde. La section « crime organisé ». Le moins prestigieux dans la hiérarchie japonaise. Celui qu'on intègre quand on débute. « *T'es juif et américain. Les yakuzas sont coréens, c'est un peu nos juifs à nous, vous allez bien vous entendre* ». Les mots de son rédacteur en chef à l'époque résonnent encore à ses oreilles, affirme-t-il dans un rire étonnamment juvénile. Voilà comment ça a commencé. Il donne le temps à sa traductrice de reprendre ses phrases, et son regard oblique se perd dans le public. Ce regard, il l'a depuis sa naissance dans le Missouri. Il est dû au syndrome Marfan, une maladie extrêmement rare. « Le bigleux », l'appelaient-on alors. Au lycée, un de ses professeurs l'arrache d'une bagarre. Il lui donne le choix : « *Tu te mets au karaté pour apprendre à contrôler ta colère ou on te vire* ». Il obtempère, se passionne pour le

Elliot Raimbeau

Japon, décroche un échange universitaire à Tokyo et finit par vivre dans un temple bouddhiste pendant trois ans. C'est là qu'il se prépare aux concours pour être pris au Shinbun.

TU DOIS TE SOUVENIR DES PETITES FAVEUR QU'ON TE FAIT
Jake Adelstein le dit : « *Je n'étais pas intéressé par les Yakuzas* ». Mais rapidement, il fait du vice son fonds de commerce. Parfaitement bilingue, il apprend les ficelles du métier, et plonge petit à petit dans les réseaux des quatre principaux « Goto-gumi », les mafias tokyoïtes. Un inspecteur de police, Sekiguchi le prend sous son aile et lui apprend les règles de base pour s'orienter dans le milieu. La principale, celle qui régit les intérêts poreux de la police, des pouvoirs publics et du crime organisé s'appelle le Giri. C'est le mot japonais pour « réciprocité ». « *Concrètement ça veut dire que tu dois te souvenir des petites faveurs qu'on te fait* ». En un mot, appliqué au journalisme, on rend un service contre une info. Dans cet univers, rien n'est blanc, rien n'est noir. On chemine dans les nuances de gris. Les policiers appellent les jour-

nalistes du quatrième les « mâles Geisha », en référence aux courtisanes du Japon impérial. Ils sont capables de tout pour obtenir ce qu'ils veulent. « *Mais tu ne dois jamais avoir une dette envers un Yakuza. Tu les côtoies, tu entres dans leur jeu, tu cherches à les comprendre, mais tu ne te lies pas d'amitié avec eux* », nuance-t-il. Pas d'amis Yakuzas donc. Mais des ennemis. C'est inévitable. Jake Adelstein aborde brièvement sa longue histoire avec Tadama-sa Goto, la tête de l'organisation Yamaguchi Gumi, réputée la plus violente.

DÉCLARER LA GUERRE À UN CHEF YAKUZA

C'est son ennemi juré depuis qu'il a révélé dans le *Washington Post* un deal passé avec le FBI pour obtenir l'autorisation d'être opéré du foie à Los Angeles. Goto avait offert des informations sur d'autres Yakuza pour contourner l'interdiction de séjour aux USA. « *Vous supprimez cet article ou c'est vous qu'on supprime* », c'est de cette information dont il est question. Goto le menace de mort. Adelstein vit alors sous la protection de la police. Il ne prend plus les transports en commun, se déplace dans une Mercedes S600 noire conduite

par un chauffeur à neuf doigts (une automutilation répandue chez les Yakuzas pour laver leur honneur). L'avocat qu'il embauche pour attaquer l'éditeur du mémoire de Goto, dans lequel il est menacé ouvertement, est retrouvé mort dans un hôtel aux Philippines. Un vrai polar. La conférence se termine, les livres sont dédicacés Jake A, ジェイク. Il sort du bâtiment mais ne se grille pas une de ses clopes au clou de girofle, qu'il fumait à la chaîne. Ça fait une dizaine d'années qu'il a quitté le quatrième étage et qu'il prend ses distances avec le milieu. Mais il reste un des plus grands experts de l'économie souterraine au Japon, et continue à travailler comme journaliste d'investigation. L'équipe de la maison d'édition Marchialy rejoint un café mais Jake ne sortira pas tard. Pas ce soir. « *Dans ce métier il faut être capable de se mettre une cuite avec des flics, mais surtout de pouvoir relire ses notes le lendemain matin. C'est le plus dur* », avait-il dit à la conférence. Maintenant, un autre tuyau. « *Si tu vas boire un coup avec un informateur, rends toi dans un bar que tu connais, et ordonne un "comme d'habite". Un verre d'eau avec quelques gouttes de whisky à la surface. Tu garderas les idées en place* ». 📖

DÉCRYPTONS HUGO DÉCRYPTE

Comprendre quelque chose à la politique ? C'est maintenant possible sur Youtube. HugoDécrypte, de son vrai nom Hugo Travers, a lancé en novembre un podcast consacré à l'actualité. Repéré par *madmoiZelle* et *L'Obs*, il lance cette semaine une campagne de financement participatif pour développer de nouveaux formats sur sa chaîne.

Clément Pouré

Devant sa webcam, Hugo vanne et enchaîne les punchlines. Le jeune youtubeur (il a 18 ans) a choisi un thème un peu particulier : l'actualité. Pendant cinq minutes, il s'évertue à décrypter les enjeux d'un sujet précis. Daesh est-il un Etat ? C'est quoi l'état d'urgence ? Autant de questions auxquelles Hugo prétend répondre. « *Youtube touche les jeunes. C'est un outil parfait pour faire comprendre les grands enjeux de l'ac-*

tualité », explique Hugo. Gosse du web, adepte des réseaux sociaux, étudiant à Sciences Po Paris, c'est lui qui a lancé le média collaboratif *Radio Londres*. L'idée de passer devant la caméra le taraudait depuis longtemps. En novembre, il a sauté le pas. Sur le fond, il avoue avoir un faible pour le site d'information *Vox*. Son autre grande influence, c'est *Usul 2000*, qui décrypte aussi l'actualité avec des formats plus longs.



« *La vidéo, c'est viral* », constate Hugo. Avec des formats courts et très rythmés et quelques effets spéciaux, ses vidéos entrent parfaitement dans les standards du web. Le travail de Clément Lannot, son monteur, est en effet notable. Suf-

fisamment, en tout cas, pour que le binôme ait été approché par plusieurs grands médias pour d'éventuelles collaborations. HugoDécrypte est sur Youtube. Vous pouvez participer au financement de son projet sur tipee.com/hugodecrypte.

BORDEAUX FÊTE LA CLARINETTE

DR

L'Opéra National de Bordeaux Aquitaine (ONBA) organise à la fin du mois le Festival C(h)œur d'Orchestres qui, pour sa première édition, met à l'honneur la clarinette. 5500 personnes sont attendues à l'Auditorium pour des rencontres musicales entre professionnels et élèves des écoles de musique girondines. Entretien avec Richard Rimbart, clarinettiste de l'ONBA à l'origine de cette initiative.

Richard Rimbart, en quoi consiste ce festival ?

Le but de ce projet dont je suis à l'initiative avec mon collègue

Propos recueillis par Gaétan Trillat

David Lalloz, est de permettre à tous les musiciens, à la fois élèves, amateurs et professionnels de la Gironde de partager la scène de l'Auditorium de Bordeaux pour proposer un spectacle de qualité. Jusqu'ici les institutions pédagogiques jouaient chacune dans leur coin, il n'y avait pas de lien entre elles et c'était dommage.

Quels seront les temps forts ?
Le point d'orgue sera le concert C(h)œur d'Orchestres le samedi 27 février, qui réunira quatre formations différentes, soit 380 musiciens ! Ce n'est quand même pas banal. Le lendemain, ce sont 150 clarinettistes des Ecoles de Musique de Gironde qui monteront sur la scène de l'Auditorium au milieu des professionnels pour le concert de clôture. Il ne faut pas oublier le concert



d'ouverture le jeudi 25 février, où 12 étudiants du PESDM (pôle supérieur) et trois du Conservatoire de Bordeaux ont été choisis pour jouer avec l'orchestre de l'ONBA, et le concert jazz du samedi 27 avec le Bayonnais Michel Portal, mondialement connu.

Y-a-t-il une volonté de donner une image plus accessible de la musique classique ?

Actuellement, on fait beaucoup de choses pour faire découvrir la musique classique, notam-

ment aux publics défavorisés, mais ça reste souvent en surface. On a essayé d'aller plus loin en ciblant ceux qui ont déjà une pratique amateur de la musique. En leur permettant de jouer aux côtés de musiciens professionnels qui montrent l'exemple. C'est un concept curieusement assez nouveau. C'est comme si on faisait jouer les Girondins de Bordeaux avec des gamins ! Il s'agit d'un moment de considération entre le monde professionnel et le monde amateur. 📖

PETIT GEEK VEUT DEVENIR GRAND

A 13 ans, Grégory a déjà programmé deux jeux vidéo disponibles sur internet. L'avenir professionnel de ce jeune surdoué de l'informatique est déjà tout tracé. Peut-être un peu trop, pour ce gamin qui ne souhaite que « devenir grand ».

Un profil cognitif dys-harmonique avec un surinvestissement du savoir. Voilà ce que représente pour les médecins Grégory, petit blondinet, lunettes rectangulaires toujours sur le bout de son nez. Il est surdoué d'une manière singulière, ils sont seulement 1% en France dans son cas. Quand on vient le voir, il est assis à la table de la cuisine, aux côtés de sa mère Sonia, dans leur maison à Audenge, sur le Bassin d'Arcachon. Grégory est prêt à parler de lui. Les débats des grands, il veut toujours y participer. Les discussions intéressantes, il ne peut les avoir qu'avec des adultes, les enfants de son âge l'ennuient. « À l'école, je fais semblant d'être comme eux. Quand mon grand copain Ruben me fait des blagues, je rigole pour lui faire plaisir... ».

UNE VOLONTÉ D'INDÉPENDANCE

Grégory jette des petits coups d'œil à son ordinateur PC-gamer, posé juste en face de lui. On est mercredi, il a le droit de jouer et de programmer autant qu'il veut. « Ce que j'aime, c'est les jeux éducatifs, apprendre en s'amusant, c'est cool. Les grosses boîtes commencent à s'y intéresser. Un jour, j'aimerais bien créer un jeu vidéo qui parlerait à tout le monde et qui serait instructif. Un jeu sur le développement durable par exemple ». Il a du flair, il a du cran. Le petit prodige n'est pas juste un geek pré-adolescent de sa génération. Sa maturité dépasse le septième et dernier niveau de Mario Kart. « Au début, j'envisageais de travailler pour Ubisoft, mais certaines choses ne me plaisent pas. Ubisoft se dégrade juste pour faire de l'argent, ils n'innovent plus. Call of Duty, ils font ça juste pour le fric ». L'aspect financier du monde des jeux vidéo, Grégory en a déjà pleinement conscience. Mais derrière

Anaïs Moran
sa clairvoyance sans faille, se cachent encore des rêves de gosse. « Grégory s'imaginer toujours qu'en créant une chaîne Youtube, il gagnera sa vie sans rien faire d'autre. C'est le délire de tous les enfants ingénieurs de sa génération, mais malheureusement, ce n'est pas si facile », raconte Hervé, oncle du petit

garçon et geek comme lui à ses heures perdues.

" JE NE CONNAIS PAS MES TABLES DE MULTIPLICATION "

Se reposer sur ses facilités, c'est peut-être ce qui permet aussi à Grégory de rester dans le monde de l'enfance. L'école, il n'aime pas ça. Elle n'est pas à la hauteur de la pépète. « Vous savez, Steve Jobs n'a pas vrai-

ment été à l'école non plus... », m'explique Annitha, une amie de la famille qui travaille en étroite collaboration avec Google. Les tables de multiplication, Grégory nous avoue qu'il ne les connaît même pas. « Il est comme tous les enfants, on doit mettre une grosse carotte au bout pour l'encourager à travailler à l'école. Avec son père, on lui dit qu'il y aura Antipolis ou la Silicon Valley à la clé s'il s'accroche. Alors forcément, il se bouge ». Et ce serait du gâchis qu'il ne le fasse pas. Les capacités pour devenir l'informaticien star de demain, Grégory les a déjà en main. Véritable autodidacte, « il a compris la vie plus vite que les autres. Il a tout compris même. Il est d'une rareté incroyable », confirme Annitha. Pour couvrir ce talent, tout le monde y met du sien. Même son école, qui va mettre en place dès mars prochain un dispositif éducatif adapté à Grégory. Pour Annitha, « c'est une bonne chose. L'école pour lui, ce n'est pas suffisant. Ce qui empêche la progression de Grégory pour le moment, c'est son environnement. Il est ambitieux, mais s'il veut rester concentré sur ce qu'il veut et sur ce qu'il est, il doit être entouré de gens comme lui ». Programme chargé pour ce petit génie, au point d'en oublier certaines fois qu'il n'est encore qu'un gamin. « On a très vite su qu'il était différent. On l'a peut-être fait grandir trop vite. Parfois, il refuse notre autorité. Il ne veut pas suivre les règles des adultes parce qu'il se sent déjà adulte », explique sa mère. Alors, quand la nuit tombe et que l'ordinateur doit être éteint, Grégory hacke le système de wcontrol parental. Pour le défi, pour le plaisir. L'espièglerie n'est-elle pas l'essence même de l'enfance ?



Valentin Pasquier

FANTOCHE DU RÊVE EN PÂTE À MODELER



Les décors et les personnages ont été fabriqués et peints à la main. Ici les personnages principaux du film, Antoine (à gauche) et Fantoche (à droite).

De gauche à droite: Benjamin Berbudeau, Jonathan Rochier et Lisa Delpech aux côtés des décors du film.



Fantoche, de Jonathan Rochier, est le premier film en stop motion réalisé en Aquitaine. Cette technique consiste à recréer le mouvement grâce à un assemblage de milliers de photos. Son réalisateur nous reçoit dans les locaux de la société bordelaise Maelstrom Studios, qui a produit le film.

Jonathan, pourquoi avoir voulu réaliser un film en stop motion ?

Fantoche, c'est une nouvelle que j'ai écrite à partir de cauchemars que je faisais, et je voulais en faire un film. J'ai découvert un livre sur le stop motion édité par les studios Aardman qui ont produit Wallace et Gromit. J'ai trouvé que ça collait bien avec mon histoire ! En tant qu'animateurs, on

Texte & photos Gaétan Trillat

donne vie à des figures en pâte à modeler, comme le personnage de mon film le fait avec sa marionnette. C'est une mise en abîme intéressante.

Comment s'est passée ta rencontre avec Maelstrom Studios qui a produit le film ?

FANTOCHE EN CHIFFRES

■ 29 mois. C'est le temps qu'il a fallu pour réaliser Fantoche. La réalisation des décors a duré six mois.

■ 17 personnes ont participé au film. 11 étaient étudiants en Master audiovisuel à Bordeaux.

■ 12 240 photos ont été assemblées. « Entre chaque prise de vue, on déplace d'un millimètre un oeil, un sourcil, pour donner une illusion de vie », explique Jonathan Rochier.

■ 63 455 euros : c'est le budget de la réalisation de Fantoche. 6245 euros proviennent d'une campagne de crowdfunding via Kiss Kiss Bank Bank.

Maelstrom, c'est l'agence de communication de Ben [Benjamin Berbudeau, le producteur de Fantoche, NDR]. Je bossais un peu avec lui. A un moment, j'ai essayé de produire Fantoche à Paris mais ça ne marchait pas. J'ai fini par appeler Ben pour lui dire : « Tu veux pas produire mon film ? ». Deux semaines après, Maelstrom avait changé ses statuts et était devenue une société de production ! Aujourd'hui on est trois associés : Benjamin, Lisa (Delpech) et moi.

Un film d'animation, ça coûte cher, comment avez-vous trouvé les fonds ?

Fantoche a été coproduit par une société parisienne, La 25ème heure. J'ai fait un stage chez eux et ils ont eu envie de me soutenir. Ça nous a donné une légitimité. On avait aussi décidé de tourner à l'avance une séquence du film pour la montrer aux financeurs. C'est pour ça qu'on a eu toutes les subventions qu'on a demandées : le CROUS, la FSDIE de Bordeaux 3, la FSDIE de Bordeaux, la ville de Pessac, la ville de Bordeaux, et bien sûr Kiss Kiss Bank Bank.

Quel est le futur du film ?

On veut qu'il aille dans des festivals. Qui dit festival dit renom-

LE FILM

Baigné d'une atmosphère à la fois sombre et poétique, Fantoche rappelle l'univers tourmenté de Tim Burton. L'histoire est narrée par le personnage principal, Antoine. Enfant, il est abandonné par sa mère et tombe amoureux d'une marionnette qu'il nomme Fantoche. Depuis ce jour, Antoine mène une vie solitaire dans son atelier où il se crée une famille de pantins.

mée pour le film, pour la société. La prochaine fois on ira voir un financeur et on dira : « On est jeune, on a pas fait grand chose, mais le peu qu'on a fait ça a marché ». Pour l'instant on est sélectionnés pour un petit festival anglais en ligne. Lisa s'occupe de toute la distribution, on l'inscrit dans tous les festivals de court métrage. En France, à l'international... C'est notre carte de visite !

LES COUPS DE COEUR DE LA RÉDAC'

Par Camille Mordelet, Gaétan Trillat et Salomé Parent

LES CAHIERS D'ESTHER

Chaque semaine depuis plus d'un an, Riad Sattouf croque dans les pages de L'Obs des scènes de la vie d'Esther A., 10 ans, inspirées de ses conversations avec une vraie petite fille. Les 52 premières histoires ont été compilées dans un album, *Les cahiers d'Esther, Histoires de mes 10 ans* (Allary Editions) paru en janvier. Le début d'une longue aventure sans doute : l'illustrateur a prévu de prolonger la série jusqu'aux 18 ans d'Esther. Sattouf utilise son trait mordant, déjà éprouvé dans ses albums précédents (*La vie secrète des jeunes*, *l'Arabe du futur*), pour montrer de façon réaliste le quotidien d'un enfant d'aujourd'hui. Esther est tantôt attendrissante lorsqu'elle câline son papa «génial», agaçante quand elle nargue ses copines avec sa «super doudoune», cruelle avec Mitchell, la tête de turc de la classe... En arrière-plan, des thèmes d'actualité que la petite fille est trop jeune pour vraiment percevoir mais qui n'échapperont pas au lecteur : les tensions communautaires, l'homophobie, le harcèlement sexuel ou encore les dangers d'Internet.

«C'est un livre avec beaucoup de gros mots mais on parle comme ça nous les jeunes», nous dit Esther. Le monde de l'enfance conté par Sattouf est à des années-lumière de l'univers gentil de Boule et Bill, Cédric et autres Mafalda. Mais si l'album est parfois choquant, il est souvent intelligent, et surtout toujours très drôle.

Les cahiers d'Esther, Riad Sattouf. Allary Editions



Ô NUIT, Ô MES YEUX



Au départ, ce que veut Lamia, c'est raconter la vie d'Asmahan, chanteuse libanaise à la destinée extraordinaire. Et puis de fil en aiguille, elle nous raconte aussi la vie de Oum Kalthoum, de Fairouz ou encore de Farid el Atrache et de Abdelwahab. Autant de personnalités qui ont façonné la vie artistique du Moyen Orient à l'époque de la Nahda, la « renaissance » arabe.

Dans son roman graphique *Ô nuit, Ô mes yeux*, l'auteure libanaise Lamia Ziadé alterne le texte et la peinture. Au final, ce sont 576 pages que l'on a du mal à

abandonner. On y découvre Damas, Beyrouth et Alexandrie de l'époque.

«Ville de tous les possibles», l'auteure nous plonge aussi dans le Caire en pleine effervescence du milieu du XXème siècle. A cette époque, s'y conjuguent la liberté de mœurs, la lutte pour l'indépendance et l'effervescence créative. Un livre à lire et à voir absolument donc, qui redonne foi en un monde où il fait bon traîner sous les jasmins à l'heure du thé.

Ô nuit, Ô mes yeux de Lamia Ziadé. Editions P.O.L

DEADPOOL ANTI-HÉRO TARÉ

Wade Wilson, alias Deadpool, est amoureux. Il a le cancer et va tout tenter pour le vaincre. Mais attention, ne sortez pas les mouchoirs. Le pitch de la comédie romantique s'arrête là. On a ici affaire à un film d'action sous stéroïde. Deadpool passe son temps à exploser le Quatrième mur, cette barrière entre un personnage de fiction et le monde réel. Anti-héros Marvel, il est trash, bavard et aime les blagues de cul. En parlant de cul, le derrière serré au lycra rouge de Ryan Reynolds n'est pas ce qui manque dans ce

film. L'acteur adore le rôle et le fait bien comprendre. Il cabotine au milieu d'une réalisation de Tim Miller hélas trop conventionnelle. Le tout desservi par un scénario basique. Les personnages secondaires et l'antagoniste au nom de lessive Ajax font eux trop dans la figuration.

Jouissif pour les amateurs de millième degré. Une purge pour ceux qui ne sont pas dans le délire.

Deadpool, par Tim Miller, avec Ryan Reynolds. Sortie le 10 février.

